

LE PARCOURS D'UN ARTISTE PHOTOGRAPHE...

Francis JOLLY

Lorsqu'il a reçu le thème du dossier du présent numéro de notre revue : « La place de l'artiste en classe », Francis Jolly a immédiatement contacté le rédacteur-en-chef et suggéré un ensemble de réflexions sur son propre parcours. De fait, avant d'être notre artiste-photographe pour la réalisation des illustrations de nos couvertures, il a assuré diverses fonctions : comme artiste intervenant dans de nombreux établissements scolaires et universitaires, mais aussi en tant responsable en arts et culture dans autant d'institutions nationales et locales. Nous lui avons demandé de restituer sa démarche, ses expériences et ses interrogations dans une chronologie qui lui permette de développer les principales questions qui se sont posées dans son parcours. Lors de cet échange, il nous a avoué que nous lui mettions une certaine pression : passer de l'image à l'écrit, car si les pièges de l'image, il les connaît, ceux de l'écriture, même comprise dans un entretien, pas vraiment...

Jacques David – Outre le sentiment de liberté que tu as souvent exprimé, peux-tu nous exposer les différentes facettes de ton parcours ? Comment « illustrer » toutes les interrogations, convictions et doutes qui t'ont accompagné durant ces dernières années ?

Francis Jolly - Enseignant pendant huit ans, j'ai démissionné pour devenir photographe. L'envie de photographie était trop forte. Cette envie, c'est l'école qui me l'a fait naître. Responsable du laboratoire photo du lycée Marcelin Berthelot (Saint-Maur-des-Fossés), je préférais la lumière rouge du labo aux néons des salles de classe. L'art à l'école avait commencé son travail de sape !

Une fois l'enseignement abandonné, un sentiment puissant de liberté m'a saisi rapidement, tempéré par « l'angoisse » du lendemain et les incertitudes financières, heureusement accompagnées très vite par l'envie de retrouver le plaisir de la transmission et du partage. J'ai rapidement été partiellement « récupéré » par un directeur adjoint de CRDP, un certain Max Butlen – également très proche de votre revue – qui venait de monter une artothèque. Mes premières œuvres ont circulé dans des établissements scolaires et j'ai inauguré le nouveau rôle de « l'artiste en classe ».

Il ne faut pas nier que l'artiste peut trouver dans les interventions artistiques en milieu scolaire un complément non négligeable à ses revenus. Mais la place de l'artiste dans la société et la reconnaissance que cette dernière leur doit passent aussi par une rémunération correcte. Ces rapports entre

l'école, sa hiérarchie, l'artiste et les structures culturelles ne sont pas toujours évidents. C'est pour éviter ces écueils qu'il est à mon sens indispensable que les instances de gouvernance nationales et locales inscrivent dans « le marbre » les cadres légaux, les objectifs, les conditions, les modalités de notre travail, mais aussi le règlement financier en rapport, puisque la continuité passe aussi par là.



Atelier « Objectif photo » - Paris (DR)

JD – Tu as souvent posé la question de la formation des artistes intervenants. Qu'en est-il aujourd'hui par rapport à hier ?

FJ - Très vite l'artiste s'aperçoit que ses interventions en milieu scolaire ne se n' improvisent pas, et que le succès des échanges avec les jeunes passe, dans un premier temps, par une concertation de tout instant avec le personnel enseignant. La formation de ces artistes intervenants est donc un véritable enjeu. À cet égard, de nombreuses associations ou structures éducatives proposent, depuis plusieurs années, des cycles de formation. J'ai croisé tout au long de ces années les modules mis en place par le réseau Diagonal qui fédère vingt-cinq structures photographiques sur tout le territoire ; la vision des photographes sur le système éducatif s'en trouve profondément modifiée et facilite de façon importante leurs interventions futures.

Une formation serait également profitable dans le cursus des enseignants. Ayant animé un *work shop* pendant deux ans à l'IUFM de Paris-Batignolles, j'ai constaté que la confrontation des jeunes enseignants à la démarche et

à la pratique artistique leur ouvre des champs insoupçonnés de créativité dans leurs propositions pédagogiques. En ce qui concerne la photographie, il n'est plus à démontrer les formidables pistes que sa pratique peut ouvrir, dans l'écriture par exemple.

Après plusieurs années de travail solitaire dans les écoles collèges et lycées, j'ai ressenti le besoin d'échanges sur mes pratiques avec d'autres artistes photographes. J'ai donc créé l'association Images buissonnières. Une dizaine de photographes et plasticiens ont ainsi traversé son histoire. Le dynamisme de ce collectif m'a permis de mettre en place une vaste opération : « Images côté cour » avec le Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Sensibilisé à ces questions de transmission et de rapports entre les images et le théâtre, Jean-Claude Fall, directeur de l'époque, nous a ouvert les portes du théâtre, et une dizaine d'ateliers ont ainsi pu travailler, chaque année, sur le geste, le mouvement, la narration. Stanislas Nordey, directeur, successeur de J.-C. Fall, a souhaité poursuivre l'opération et les écoles participantes se sont multipliées. « Images côté cour » s'est ainsi intégré dans le projet « Théâtre citoyen » de S. Nordey.

Cette expérience m'a conforté dans l'idée que la photographie – deuxième pratique amateur après le théâtre – est une compagne idéale du théâtre, mais également de la peinture et des arts visuels contemporains. Elle peut être également un départ formidable vers d'autres pratiques plus « scolaires », sans oublier l'imagination. Quoi de plus mystérieux, en effet, que les hors-champs d'une photographie ? Et pour ce qui me concerne, cette transdisciplinarité de la photographie doit se conjuguer avec les autres disciplines, artistiques ou non.

Un épisode inattendu m'a fait passer, je dirai, « de l'autre côté », celui que les artistes intervenants redoutent parfois ou ignorent, tant il semble lointain et inquiétant... Nous sommes en 2000, Jack Lang, alors ministre de l'Éducation nationale, met en place une mission « Arts et culture » dont je deviens le conseiller « Photographie ». Cette mission, dirigée par Claude Mollard et Jean-François Chaintreau, a conçu un plan de cinq ans, qui malheureusement n'en a duré que deux ; la faute à une élection perdue. Mise en place des classes à Projet artistique et culturel (PAC), des Pôles nationaux de ressources (PNR), partenariats nationaux avec les structures culturelles, plans de formation artistes et enseignants, le tout fut accompagné de moyens financiers et d'une forte volonté politique.

Démocratisation de l'accès à la culture, et reconnaissance de la place centrale de l'art dans l'acquisition des savoirs fondamentaux, le programme était alléchant. Ce furent deux années passionnantes et riches d'enseignement pour un artiste intervenant lancé dans un monde « politico administratif ».



Atelier animé par Andréa Eichenberger - Bry sur Marne (DR)

JD – Mais comment définir les fonctions et actions de l'artiste photographe dans la classe ?

FJ - La photographie dans les pratiques artistiques en milieu scolaire était certes bien en place, mais souvent considérée comme un outil permettant de garder une trace d'autres activités artistiques. Elle était également très présente comme objet d'étude dans le cadre de la fameuse « Lecture d'images ». Ha ! la fameuse « grammaire de l'image » et autres « grilles de lecture » ! L'un des enjeux principaux était de considérer la photographie comme un médium accessible capable de porter un projet artistique cohérent. Mon expérience de terrain en « bouclier », je tentais de proposer une série d'opérations en m'appuyant sur l'existant. Nous avons lancé de nombreuses consultations avec les enseignants et des structures culturelles sur tout le territoire. Pour cela la présence de l'artiste en classe s'est avérée indispensable.

Une opération nationale, Des clics et des classes, a été mise en place. Coordonnée par les deux ministères de tutelle, Éducation et Culture, une double commande a été adressée aux artistes : d'une part, la réalisation d'une photo de classe selon les désirs des élèves, accompagnés bien sûr par l'artiste, et d'autre part, une vision personnelle de l'artiste sur cette même photo de classe. Double détournement d'un type d'image devenant pratiquement un genre photographique. Les images issues de tous les ateliers, répartis sur tout le territoire, ont été exposées plusieurs années aux Rencontres de la photographie d'Arles, partenaire durant toutes ces années. J'y reviendrai.

Les réponses données par les artistes à cette double commande étaient souvent accompagnées de ces deux précisions, car la majorité d'entre eux souhaitaient ne pas scinder les réalisations entre œuvres de l'artiste et

réalisations d'enfants, mais préféraient préciser que ces travaux étaient des réalisations communes d'artistes et de jeunes.

Une des leçons fondatrices pour mes futures activités, une fois cette période passée, fut la conviction inébranlable que rien n'est possible dans le système éducatif sans une collaboration étroite et permanente, dès la genèse d'un projet, entre les partenaires : institutionnels d'abord, avec les ministères de la Culture (MC) et de l'Éducation nationale (MEN), les collectivités locales et également les partenaires acteurs directs du projet, c'est-à-dire les enseignants, les artistes et, bien entendu, les jeunes concernés. Cette synergie entre partenaires, si elle était évidente sur le papier, n'était pas facile à construire. Nous avons mis en place un séminaire interministériel où enseignants, artistes, et plus largement acteurs de terrain des deux institutions pouvaient échanger et être en contact direct avec les œuvres présentées dans le cadre des Rencontres. La Ligue de l'enseignement, qui était également un partenaire dynamique de ces séminaires, plus les artistes, chercheurs, enseignants, acteurs de l'éducation populaire ont partagé et construit de nouveaux projets. Ces cessions ont pu « tenir » plus de dix ans grâce à la volonté tenace de plusieurs membres des ministères concernés¹. Malheureusement, les fameuses « contraintes budgétaires » ont eu raison de la pérennité de ces séminaires. Signalons également que François Hebel avait accepté de prolonger les Rencontres de trois semaines afin de permettre aux établissements scolaires de visiter les expositions et de rencontrer les artistes. Moments intenses de rencontres entre artistes, étudiants de l'École nationale de photo d'Arles et jeunes de tous milieux. Cette « rentrée en images » était souvent génératrice de projets au long court durant l'année scolaire.

JD – Des moments intenses, certes, mais justement, quelle place envisages-tu, aujourd'hui, pour entrer en images ?

Après 2000, je suis resté au Centre national de documentation pédagogique (CNDP), quelques années durant lesquelles nous avons conservé un département « Arts et culture ». De nombreux outils ont été produits, toujours dans le souci d'accompagner les enseignants dans ce partenariat entre les deux pôles artistique et culturel, et plus particulièrement les arts visuels, pour ce qui me concerne. Publications papier, lancement de collection, site internet... furent réalisés avec, toujours à l'esprit, l'exigence de favoriser la rencontre des deux mondes culturel et éducatif. Dans la foulée des années du Plan de cinq ans, le ministère de la Culture a mis en place les résidences « Écriture de lumière », sur tout le territoire. Dans ce cadre, nous avons poursuivi notre collaboration en mettant en ligne un site du même nom :

1. Je me permets ici un salut personnel et amical à Jean Marc Lauret et Fabienne Bernard du MC, à Jean Yves Moirin, inspecteur général « Arts plastiques » du MEN ; sans eux et le soutien sans faille de François Hebel, directeur des Rencontres d'Arles à l'époque, d'Alain Arnaudet alors délégué général des Rencontres d'Arles et de toute la cellule éducative de ces Rencontres dirigée par Isabelle Saussol, nous n'aurions pu maintenir ces séminaires aussi longtemps.

Écriture de lumière, où artistes et enseignants partageaient leurs expériences et où chaque résidence était exposée et expliquée. C'était un outil formidable pour les acteurs et la mise en réseau du dispositif au plan national. Le site a disparu aujourd'hui dans une toile inconnue, non loin de Poitiers.

Suite à ma démission du CNDP – en fait la deuxième de l'Éducation nationale ! – je suis devenu directeur adjoint de la Maison du geste et de l'image (MGI) de Paris, structure associative et municipale. Également responsable du secteur « Photographie », je me suis retrouvé au cœur de la mise en œuvre d'ateliers artistiques en milieu scolaire et périscolaire. Ces années ont fini de me convaincre de la nécessité de monter des projets en prenant le temps de réunir tous les partenaires possibles, en y associant également le privé, si cela s'avérait utile, afin de travailler dans les meilleures conditions matérielles possibles. Ce fut le cas avec Kodak dans mes années au Théâtre Gérard Philippe et avec Olympus pour la MGI. La réticence à ce type de partenariat demeure assez présente, notamment dans les instances éducatives et parfois, également, chez les artistes. La peur de l'instrumentalisation demeure vive. Très honnêtement, je ne n'ai jamais ressenti le danger d'être « fagocité » par la présence de sociétés privées. Les jeunes des ateliers n'ont jamais porté de T-shirts ou de casquettes aux couleurs de ces dernières, et les thèmes abordés n'ont jamais été imposés ! Si les projets en question sont correctement ficelés, contractualisés et les acteurs soudés, ce danger peut être largement contourné. Reste la question de savoir s'il est indispensable de monter d'importantes opérations coordonnant de nombreux ateliers ou s'il est plus confortable – et de fait moins exposé – de conserver une discrétion efficace.

Les grandes opérations permettent tout d'abord – et c'est à mes yeux le plus important – de fédérer plusieurs artistes et des enseignants autour d'un projet commun ; ils peuvent ainsi construire et échanger sur des pratiques diverses et enrichir considérablement le projet initial. Elles permettent également de faire connaître et reconnaître ce travail commun. L'apport et le soutien de structures culturelles ne peuvent être, dès lors, que positifs, car elles placent les projets dans une dynamique globale. Tout au long de ces différents projets, les structures culturelles nous ont accompagnés : temps de la mission « Arts et culture » avec le Centre photographique d'Île de France de Pontault-Combault, le musée de Chalon-sur-Saône, le centre photographique de Lectoure, le Centre méditerranéen de la photographie à Bastia et les Rencontres d'Arles ou le Centquatre et la Maison européenne de la photographie de la MGI pour « Objectif photo » qui réunissait plus de vingt photographes en autant d'ateliers, chaque année, dans les centres de loisirs de la ville de Paris. La diversité des parrainages publics sur les opérations importantes a rendu possible, financièrement, des projets qui ont été source d'enrichissement. Et je parle, bien sûr, d'enrichissement intellectuel ! Les deux ministères de la Culture avec les Directions régionales des affaires culturelles (DRAC), de l'Éducation nationale (via les rectorats), avec la ville de Paris et le Conseil départemental de Seine-Saint-Denis.

L'avantage avec le gout et la passion de la création, associés à la transmission, c'est que l'on ne pense jamais à s'arrêter. Tout au long de ces années, je suis resté prof (quand même !!) à l'École publique supérieure professionnelle d'arts appliqués (EPSAA) de la ville de Paris, où j'enseigne désormais la photographie aux étudiants des classes préparatoires ; ce qui me permet de rester en contact avec les jeunes, de les confronter à la création et à la démarche artistique, mais également à m'inscrire dans l'histoire de la création par des visites d'expositions et des rencontres avec des artistes – l'EPSAA est en effet le seul établissement où je n'ai pas démissionné !

Michel Poivert, historien de la photographie, commissaire d'exposition et enseignant à l'université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne, a eu l'excellente idée de me demander si je voulais bien l'accompagner dans une formidable aventure : la mise en place du Collège international de photographie du grand Paris (CIPGP). Le CIPGP s'installera en octobre 2018 à Bry-sur-Marne, dans la dernière demeure de Louis Daguerre. Trois pôles d'activités dédiés à la photographie sont au programme : « L'argentique à l'ère du numérique », « Produire et penser le post-photographique », « Faire de l'image photographique un langage commun ». C'est en tant que vice-président (M. Poivert étant le président) que je m'occupe, entre autres, des ateliers et résidences d'artistes dans les établissements scolaires, centres sociaux, hôpitaux, etc. M. Poivert souhaite mettre ces questions de transmission au cœur du CIPGP. J'y ai retrouvé les mêmes partenaires, les DRAC, notamment, dont les projets sont nombreux et variés et les interrogations sensiblement les mêmes. Les années COVID, que nous venons de traverser, ont cependant révélé de nouveaux problèmes. Les artistes comme les professeurs ne trouvent pas toutes les solutions ; ils peuvent tout du moins tenter, ensemble, de proposer des pistes novatrices.



Visite des expositions aux Rencontres d'Arles (DR)

JD – Et pour conclure, quelles sont les interrogations sur l'artiste en classe qui restent encore sans réponse ?

FJ - L'artiste en classe ? Indispensable, nous sommes d'accord, mais entre accélérations et pannes, la généralisation de l'éducation artistique et culturelle et la présence de l'art à l'école ne sont pas simples ; elles sont très souvent cantonnées à de belles déclarations d'intention. Aucun responsable politique ne sera contre, mais bien peu concrétisent leurs ambitions déclarées.

L'artiste en classe ? Formidable moteur d'épanouissement et de plaisir pour les élèves, certes, mais l'artiste peut-il vraiment rester créatif et communiquer cette envie indispensable à la création. La réflexion sur les démarches artistiques dans des interventions qui ne dépassent pas une heure ou deux, sur un volume annuel réduit, reste souvent faible ? Le terme « résidence » est souvent utilisé abusivement : ce n'est pas dix heures d'interventions qui font résidence. De fait, la conclusion de ces interventions et de leur évaluation reste une question essentielle – et je ne parle ici que de la photographie. Il est toujours possible de trouver en fin de parcours d'un projet une dizaine d'images superbes à agrandir et exposer, et tout le monde d'applaudir ! Mais c'est une autre problématique que de construire des séries cohérentes ou la démarche artistique est visible. Le temps est nécessaire, car on n'installe pas un travail profond en seulement quelques heures². L'exposition et/ou la publication finale devrait permettre de transmettre et de partager les

2. À ce sujet, nous avons avec le journal *L'Étudiant* et plusieurs partenaires (éditeur, ministère, structures culturelles, artistes) lancé un concours photo où chaque candidat devait répondre au thème par une série et non par une seule image. Le choix des vainqueurs était plus simple !

différentes étapes qui ont abouti à cette exposition ou ce livre, et non d'en valoriser seulement les acteurs.

Une responsabilité importante incombe également aux enseignants et artistes par la mise en place d'une méthode d'évaluation cohérente et adaptée au travail artistique. Je ne résiste pas à l'envie de vous transmettre la question qu'un conseiller du ministre de l'Éducation nationale m'a posée (je tairai le nom et la date ; c'était après 2002) : « Mais dites-moi après un atelier artistique les élèves apprennent-ils mieux à lire ? » Aujourd'hui encore, je ne saurais pas quoi lui répondre... oui ou non ? Car est-ce la seule et bonne question à poser ?

Je suis ravi d'avoir pu exposer ce parcours et mes réflexions, mais il me faut maintenant retourner à ma principale activité au sein du *Français aujourd'hui*, en l'occurrence l'image de couverture !

Francis JOLLY